

voyer immédiatement à mon frère, non pas une somme de cent mille francs dont il a rigoureusement besoin, mais une somme de cent vingt mille : le surplus est un cadeau que vous faites à votre père.

Paul resta abasourdi.

Charles, que ce succès subit et inespéré touchait plus vivement, ne put retenir un cri de joie et se leva debout par un mouvement involontaire

Madame Bianchi ne remarqua pas cette circonstance, et au moment où Paul, revenu enfin de sa première surprise, commençait à lui exprimer sa gratitude d'une manière convenable, après avoir pressé furtivement la main de son ami :

—Attendez, interrompit madame Bianchi, je n'ai pas tout dit encore, et d'ailleurs, j'ai des conditions à vous proposer. Non, je n'ai pas tout dit, mon neveu, car je puis réaliser dès à présent un rêve qui a toujours été mon rêve favori. Carlo, que pensez-vous de votre cousine Thérèse ?

Paul fut un peu désarçonné par cette question à brûle-pourpoint. Il balbutia d'un air embarrassé que mademoiselle Thérèse était une jeune personne charmante, et que s'il ne craignait de blesser sa modestie

—Mon neveu, reprit la vieille dame d'un ton sec, vous avez dû vous apercevoir que je n'aimais guère les phrases et les compliments. D'ailleurs, le temps presse, et nous n'avons pas un moment à perdre en grimaces et en petits ménagements... Carlo, consentiriez-vous à épouser ma nièce Thérèse, l'héritière de tous mes biens ?

VIII

Cette question, faite en présence de celle qui en était l'objet, à un jeune homme qui connaissait seulement Thérèse depuis quelques heures, était si bizarre, si extraordinaire, compliquée surtout par la position particulière de Paul Duvert, que le pauvre garçon resta comme frappé de la foudre. Labeccio lui-même était dans un état d'agitation impossible à décrire. Thérèse se cachait le visage avec ses deux mains.

—Ma tante, dit Paul, j'apprécie certainement le bonheur... je ne sais si je dois... je ne sais si mademoiselle Thérèse elle-même....

Et il resta court au milieu de sa phrase. Madame Bianchi sourit.

—Je comprends, reprit-elle ; vous voulez être sûr à l'avance que je ne force pas la volonté de ma pupille, eh bien, elle est ici présente, qu'elle parle librement. Voyons, Thérèse, votre cousin est un jeune homme ouvert et franc ; on n'a pas besoin de l'étudier longtemps pour le connaître ; croyez-vous que vous pourrez être heureuse avec lui et consentiriez-vous à devenir sa femme ?

—Mais, ma bonne tante permettez-moi

—Je ne vous permettrai, dit la tante avec autorité, que de répondre un mot, oui ou non.

Thérèse hésita une seconde, peut-être pour la forme, puis elle prononça un *oui* si bas qu'on l'entendit à peine.

—C'est bien, dit madame Bianchi triomphante en se tournant vers Paul ; maintenant à votre tour, Carlo, voulez-vous de Thérèse pour votre femme ? C'est une bonne créature, et qui, comme vous le voyez, n'est pas à mépriser ; d'ailleurs, en vous mariant je vous donnerai toute ma fortune, quarante bons mille francs de rente et peut-être plus. Moi, je ne demande qu'à passer ici le reste de mes jours pour gérer vos biens et les faire prospérer comme par le passé ; ainsi ma fortune ne sera pas morcelée, elle vous appartiendra à l'un et à l'autre... Voyons, Carlo, parlez... Votre cousine va prendre votre silence pour une injure !

Certes, jamais un honnête garçon ne s'était trouvé dans une situation aussi embarrassante que Paul Duvert.

On lui jetait à la tête une jolie femme qu'il aimait déjà et à qui il ne déplaisait pas, une fortune immense à laquelle il n'eût cru jamais pouvoir prétendre, et cependant il n'osait accepter sous un nom supposé tant de magnifiques avantages.

Il rougissait et pâlisait tour à tour, s'essuyait le front cou-

vert de sueur, et regardait son ami, aussi embarrassé, aussi ému que lui.

—Ma tante, reprit-il sans songer à ce qu'il disait, le bonheur que vous me proposez est si grand...

—Acceptez-vous, oui ou non ?

—Acceptez, murmura Charles tout bas avec un violent effort.

—Eh bien, oui, s'écria Paul étonné lui-même de son audace, et j'espère...

—N'ajoutez rien, dit l'impérieuse tante ; Carlo, embrassez votre cousine ; mes enfants, vous êtes fiancés.

Paul se leva pour obéir à cette invitation qui ressemblait à un ordre. La tête lui tournait, il chancelait comme un homme ivre. Tout ce qui venait de se passer avait été si subit, si rapide, si imprévu, qu'il se croyait le jouet d'un rêve.

L'autorité qu'exerçait madame Bianchi était si puissante, si irrésistible, qu'il avait dû suivre presque fatalement l'impulsion donnée.

De son côté, Charles Labeccio semblait avoir été tiré par une violente décharge électrique de l'abattement douloureux qui l'accablait depuis son arrivée à Casabella ; une vive rougeur couvrait ses joues, si pâle un moment auparavant ; ses yeux avaient une animation extraordinaire, et sans doute au-dedans de lui-même s'agitaient des sentiments tumultueux qui demandaient à se faire jour au dehors.

Enfin, le grec Césario se montrait plus intéressé qu'on n'eût pu le croire à ce brusque dénuement, et sur ses traits mobiles on devinait autant d'inquiétude et de colère que de surprise.

Madame Bianchi regarda toute joyeuse les deux jeunes gens se donner un baiser cérémonieux, et seulement alors elle s'aperçut de l'impression profonde que cette scène avait produite sur les assistants. Elle examina chacun d'eux en particulier, et reprit bientôt, au milieu du silence embarrassé qui régnait dans la salle :

—Convendez, mon neveu, que je vous parais bien bizarre ; et si votre ami, M. le Parisien (c'est ainsi qu'elle s'obstinait à nommer le véritable Labeccio), voulait nous faire part de son opinion à ce sujet, sans doute il jugerait bien sévèrement un pareil mépris des convenances ?

—Croyez, madame, que je ne me permettrai pas...

—Eh ! mon Dieu ! reprit madame Bianchi d'un ton légèrement ironique, ne vous en défendez pas. Sachez-le cependant, j'ai des raisons particulières pour agir comme j'ai agi, demain matin, je l'espère, mon neveu aura l'explication de ma conduite. En attendant, je n'ai fait que des promesses ; la lettre de change à l'ordre de mon frère n'est pas encore partie, le mariage n'est pas encore conclu et je n'ai pas signé le contrat de cession de tous mes biens... Il s'agit de savoir maintenant si mon neveu croira devoir accepter les conditions que je mettrai à l'exécution de mes promesses.

—Ma tante, dit Paul avec moins de chaleur peut-être que ne l'eussent exigé les circonstances, je ne crains pas de m'engager...

—Paix, paix, mon enfant, dit la vieille dame avec autorité ; je ne veux pas surprendre votre parole, quoique votre caractère me fasse supposer que je vous trouverai suivant mes volontés... Mais attendons à demain... A présent il faut que je retourne dans ma chambre terminer une importante affaire dont la solution vous intéresse. Votre bras, Thérèse ; Carlo, soutenez-moi de l'autre côté... Césario, j'aurai besoin de vous dans un moment.

Et madame Bianchi, après avoir adressé à l'étranger un salut froid, s'éloigna appuyée sur Thérèse et sur son prétendu neveu.

Un moment après, lorsque Paul entra dans la chambre commune, où l'avait déjà précédé son ami afin qu'ils pussent se concerter ensemble sur la nécessité actuelle, il trouva Charles à demi-renversé sur son lit et versant un déluge de larmes.

—Eh bien, mon cher, pourquoi pleurer ? demanda Paul avec intérêt ; comment ! vous vous désolerez ainsi quand tout